

## **Résumé**

Le 20 juillet 2011, j'ai fait poser des pavés de mémoire (Stolpersteine) pour le peintre juif allemand Felix Nussbaum et son épouse Felka Platek, dans mon quartier à Bruxelles-Ville.

J'utiliserai une grille de lecture jungienne pour relater ce que sont les pavés de mémoire et comment cette action collective et publique s'est déroulée.

Ensuite, j'expliquerai le concept théorique de complexe culturel en m'appuyant sur les travaux récents de deux auteurs jungiens des Etats Unis.

Je poursuivrai par l'élaboration d'un complexe culturel spécifique, le mien, celui d'autres Allemands et du peuple allemand lui-même. J'illustrerai ce propos par des vignettes cliniques à partir de thérapies que j'ai menées.

La dernière partie « une peine, une tâche, une découverte » me permettra d'envisager le dépassement du complexe culturel. Elle sera illustrée par des réactions recueillies loin du divan au moment de la pose des pavés de mémoire.

## LES PAVES DE MEMOIRE

### Deuil et mémoire - Le complexe culturel Un témoignage

Ruth Breuer

*« Le deuil est un processus essentiel de la psyché, fondamental dans le développement de l'individu, dans les âges, ainsi que dans les familles et dans la culture. »*

*« Il donne à la fois sur l'individuel et le collectif, l'intrapsychique et l'interactif. »*

*« Il comprend à la fois une peine, une tâche et une découverte...»*

(P.C. Racamier, Le génie des origines, Payot, 1992)

#### Introduction

Je me propose de présenter le concept de complexe culturel. Nous verrons qu'il est à la fois nouveau dans le corpus théorique de la psychologie analytique d'après C.G. Jung, et traditionnel, comme les anthropologues et ethnologues le confirmeront. J'espère pouvoir démontrer l'utilité de ce concept dans le travail clinique de la psychologie analytique d'après C.G. Jung.

Cependant, il m'importe plus encore de partager une expérience personnelle qui montrera comment l'identité individuelle et groupale de chacun d'entre nous est imprégnée par des complexes culturels qui causent des peines, qui comportent une tâche et qui peuvent aboutir à une découverte.



Autoportrait au passeport juif - 1943

## Une expérience

Le 20 juillet 2011, nous sommes une trentaine d'amis réunis devant le numéro 22, rue Archimède. Gunter Demnig arrive alors avec sa camionnette et ses outils. Il est accompagné d'un assistant. Je me présente. Sans préliminaires inutiles, il me montre les pavés de mémoire, les Stolpersteine, qu'il a préparés dans son atelier à Cologne. Je les soupèse, je lis le texte gravé dans la plaque. L'émotion me saisit. Nous nous agenouillons devant la maison et choisissons le bon endroit où les placer. Je préfère mettre les pavés côte à côte et non l'un au-dessus de l'autre. La scie électrique coupe bruyamment les pavés à enlever du trottoir. Un nuage de poussière aveugle l'assistance. Demnig, appuyé sur un genou, dégage le creux, insère les pavés de mémoire, les ajuste, les cimente, ajoute du sable, de l'eau, recule pour vérifier son travail, balaie les pavés, les nettoie avec un chiffon - un travail rapide, précis, professionnel, accompli dans le silence qui force l'assistance à un profond recueillement. Un sanglot quelque part ...

Demnig me dit : « Felix Nussbaum est incontournable. »

A ces mots, je sais que le travail que je lui ai commandé a du sens pour lui, que notre geste à nous tous qui y participons est juste.

Ceci est le point culminant d'une histoire qui commence le jour de mon anniversaire en 2011 alors qu'elle se préparait en moi depuis ma naissance dans la famille et le groupe culturel où le hasard a bien voulu me déposer.

A l'occasion de cet anniversaire, des amis parisiens m'offrent le catalogue de l'exposition Felix Nussbaum au Musée d'art et d'histoire du judaïsme de Paris (fin 2010 début 2011) qui a suscité un très grand intérêt en France et en Belgique.

Alors que je connais l'œuvre, j'ignore tout de la biographie de l'artiste. Je découvre que Felix Nussbaum, peintre allemand, juif, né en 1904, s'est exilé en Belgique avec sa compagne Felka Platek, polonaise, juive, peintre elle aussi, qu'il s'est marié avec elle en 1937 à Bruxelles, qu'ils ont été déportés à Auschwitz en transitant par la Caserne Dossin à Malines, qu'ils sont partis avec le dernier convoi quittant la Belgique. A Auschwitz, ils ont été assassinés au début du mois d'août 1944. Felix Nussbaum avait tout juste 40 ans. Quelques semaines plus tard, la Belgique fut libérée.

Je découvre aussi, et en suis frappée, que depuis des années, je passe pratiquement tous les jours devant leur dernier domicile. Ils y ont vécu dans la clandestinité jusqu'à ce qu'ils furent dénoncés. La maison se trouve rue Archimède numéro 22, à Bruxelles-Ville, à mi-chemin entre mon domicile et le Rond-point Schuman où se trouve le quartier général de notre nouvelle Europe, actrice et garante de la paix entre actuellement 27 pays démocratiques européens.

Comme une nécessité absolue et un devoir personnel évident s'impose à moi d'honorer la mémoire de ces deux artistes largement inconnus en Belgique quoiqu'ils s'y étaient réfugiés et que Felix Nussbaum y avait peint des tableaux de plus en plus poignants, alors qu'il sentait la fin de sa vie approcher. La topographie du lieu se prête symboliquement à ma démarche. Laquelle ?

Une plaque commémorative ? Il y a mieux. Je décide de faire poser des pavés de mémoire, des Stolpersteine. Le pavé de mémoire est un petit bloc de béton, un cube de 10 cm de côté surmonté d'une plaque de laiton. Sur la plaque sont gravés les mots :

« *Ici habitait* » suivis du nom de la victime, de sa date de naissance, de la date et du lieu de sa déportation, la façon dont elle a été assassinée, la date de son décès, dans la mesure où ces faits sont connus.

Le pavé est inséré dans le trottoir devant le dernier domicile d'une victime des national-socialistes : juifs, roms, résistants, communistes, homosexuels, handicapés, malades mentaux, témoins de Jéhovah, francs-maçons. La liste des minorités persécutées est longue.



Je sentais que je voulais associer le plus de personnes possible à mon initiative et je m'adressais à une petite centaine d'amis, de connaissances, de membres de ma famille dans plusieurs pays européens pour raconter ce que j'avais l'intention de faire. Les trois quarts d'entre elles se sont associées par leur soutien moral, une contribution financière, leur présence à la cérémonie.

Je me suis aussi assuré le soutien logistique de l'Association pour la Mémoire de la Shoah qui avait fait poser les premiers pavés de mémoire en Belgique en 2009 et avait les contacts nécessaires avec l'administration communale de Bruxelles-Ville.

### **Le pavé de mémoire - Stolperstein**

L'idée des Stolpersteine et leur propriété intellectuelle reviennent à Gunter Demnig, un artiste vivant à Cologne. C'est à lui qu'il faut commander les pavés.

Gunter Demnig, né à Berlin en 1947, rappela en 1993 à Cologne, par une action artistique publique, la déportation et le massacre des Roms et Sinti par les nazis. Par la suite, il conçut les pavés. Il plaça les premiers illégalement à la demande de certains survivants. Après très peu de temps, partout en Allemagne, les autorités communales adoptaient son action et lui prêtaient leur soutien. Jusqu'à ce jour, plusieurs dizaines de milliers de pierres sont ainsi placées dans les grandes villes mais aussi jusque dans le dernier petit village. Il y en a en Autriche, y compris à Braunau, ville natale d'Hitler, en Pologne, en Italie, en Hongrie, aux Pays-Bas. Il y en a une quarantaine en Belgique, à Liège, à Anvers ainsi qu'à Bruxelles. Gunter Demnig prépare les pierres dans son atelier à Frechen/Cologne. Le plus souvent possible, il place les pavés lui-même, voyageant avec un assistant et tout le matériel nécessaire pour effectuer son travail d'« artiste-paveur ». Il opère en présence des personnes qui lui ont passé commande : survivants ou descendants, anciens voisins, habitants du quartier, écoles, institutions, musées, hommes politiques, médias. Et ici, en l'occurrence, devant mes amis et moi.

« *Stolperstein* » - c'est le mot que Gunter Demnig a trouvé - signifie littéralement pierre d'achoppement, pierre sur laquelle on trébuche. La légère inégalité qu'elle provoque dans le trottoir déséquilibre le pas de l'homme qui se croit droit dans ses bottes. Le marcheur a son attention attirée, il s'arrête un instant pour lire ce qui est écrit sur le pavé. Il éprouve une émotion. Il réfléchit. De manière discrète, en passant, le souvenir des crimes et la mémoire des victimes sont rappelés à la conscience du public.

Avec le temps, le laiton se ternit. A Hambourg, on a récemment demandé aux personnes habitant près d'un Stolperstein de l'entretenir en le faisant briller avec un produit de nettoyage pour métaux : un geste renouvelé pour parer à l'indifférence et l'oubli.



Gunter Demnig posant les pavés

### Une lecture jungienne

Pourquoi ces pierres d'achoppement, ces pavés commémoratifs sont-ils si largement adoptés ? Comment se fait-il que leur sens est immédiatement saisi par tous et force l'émotion ?

De toute évidence, ces pierres ont valeur de représentation apte à former un lien entre le conscient et l'inconscient et à pousser à la prise de conscience. A mon avis, elles touchent le niveau de l'inconscient où se logent les complexes culturels dont je parlerai plus bas.

Comme Jung, nous sentons que les mots n'ont parfois pas assez de réalité. Jung a dessiné et calligraphié le Livre Rouge. Il a construit Bollingen et sculpté sa recherche du soi dans la pierre. Il donne toute la signification à cette activité en disant : « *Une réalité psychique est à la fois physique et spirituelle* » (cf.:« Le mystère de la fleur d'or »). Nous, Jungiens, avons l'habitude de sentir les significations cachées derrière le réel. J'ai tenté de déchiffrer les Stolpersteine dans ce sens.

La pierre : tridimensionnelle et indestructible, elle nous signifie l'espace-temps. Du fait de sa dureté, de son inaltérabilité, de sa pérennité, de son ubiquité, de son apparence préformelle riche de toutes les formes possibles, la pierre est apparue à l'homme comme un symbole du sacré. Dans la dimension verticale, entassées les unes sur les autres, les pierres servent à construire les murs - le mur de Berlin, le mur entre la Palestine et Israël, le mur des lamentations à Jérusalem; dans la dimension horizontale, elles forment les routes qui mènent les uns vers les autres comme la Via Appia Antica. Dans notre langage jungien, le lapis est le symbole de l'individuation et du Soi.

Le Stolperstein n'est pas une pierre brute. La pierre a été travaillée pour devenir un pavé cubique. Elle a exigé un travail.

La plaque en laiton qui la surmonte est un carré de 10 centimètres sur 10. Cette figure géométrique parfaite évoque le cercle cosmique dans lequel elle peut s'inscrire.

Le socle du pavé est enfoui dans la terre du trottoir. Il est planté dans le monde souterrain invisible sur lequel repose le ciel visible. La couleur dorée du laiton évoque la lumière. L'ensemble forme ainsi le couple éternel terre - ciel.

Quand il pose ses pavés, Gunther Demnig, sous les yeux de l'assistance, accomplit un travail physique qui

matérialise tous ces signifiants. La pierre encastrée dans le trottoir sans laisser d'interstice, est palpable, tangible et belle. Demnig est sculpteur et métallurgiste, artiste-artisan paveur. Dans l'antiquité, son dieu aurait été Héphaïstos.



Musée du Louvre

Maître des arts et du feu, Héphaïstos, le dieu boiteux, gouverne le monde industriel des forgerons, des orfèvres et des ouvriers en général. Il est le maître de l'élément igné et des métaux. Il est un inventeur à qui aucun miracle technique n'est impossible.

Demnig n'est pas boiteux, mais il porte une protection en cuir autour du genou qu'il met à terre quand il travaille. Immanquablement, on regarde ses jambes. Il porte des bijoux dans les oreilles et un chapeau à large bord cache son visage. Quand il lève les yeux, on leur découvre une expression de charme malicieux. Héphaïstos, lui aussi, a dû avoir du charme pour séduire Aphrodite, déesse assimilée au soleil, et qui était la plus belle de ses nombreuses compagnes.

Le laiton est un alliage de cuivre et de zinc. Le cuivre est attribué à Vénus. Sa couleur dorée renvoie au Soleil.

Le mot alliage partage sa racine étymologique avec l'alliance, qui est un pacte passé entre personnes ou groupes de personnes. Ces pavés veulent signer le pacte de ne plus jamais séparer les uns des autres par la violence et la brutalité.

Sous nos pieds, dans l'anonymat, les victimes disparues de l'holocauste, dépouillées de leur dignité. Par les pavés de mémoire, elles retrouvent leur nom et leur destin, leur individualité et leur présence humaine. Elles font à nouveau partie de la communauté des hommes.

Les pavés ont dû être financés. Je m'étais décidée à faire un large appel à mes amis, collègues et connaissances sachant qu'après avoir pensé, senti et souffert, agir fait souvent du bien. Le résultat de ma collecte m'a donné pleinement raison. Nous offrons les pavés à la mémoire de Nussbaum et Platek et, à travers eux, à celle de six millions de victimes d'il y a plus de 70 ans. En retour, nous recevons leur présence dans notre vie d'aujourd'hui.

Ces amplifications autour des pavés de mémoires, je ne les découvre l'une après l'autre, qu'après leur pose dans le trottoir. En même temps que leur encastrement dans la terre, les pavés se sont posés en moi et y font leur œuvre. Il me suffit de laisser faire et d'être attentive. Sur-interpréter serait aplatir. Le sens s'évanouit à être révélé.

### **Le complexe culturel**

Voilà ce que j'ai fait et vécu. Or, cette initiative n'était pas une action spontanée, loin s'en faut. Il s'agissait d'un travail personnel sur un complexe culturel spécifique de l'Allemande que je suis. Cependant, l'écho que cette démarche a provoqué auprès des personnes que j'ai appelées à me rejoindre me permet l'hypothèse qu'un complexe culturel était constellé à une échelle plus large, à un niveau groupal. Nous avons, de fait, formé un groupe de personnes mues et émues par le même élan : « Faire quelque chose. » Ce jour-là, j'ai, en effet, remarqué la forte émotion qui nous habitait tous.

Les complexes, nous le savons, sont fortement chargés d'affect.

### **Le concept théorique**

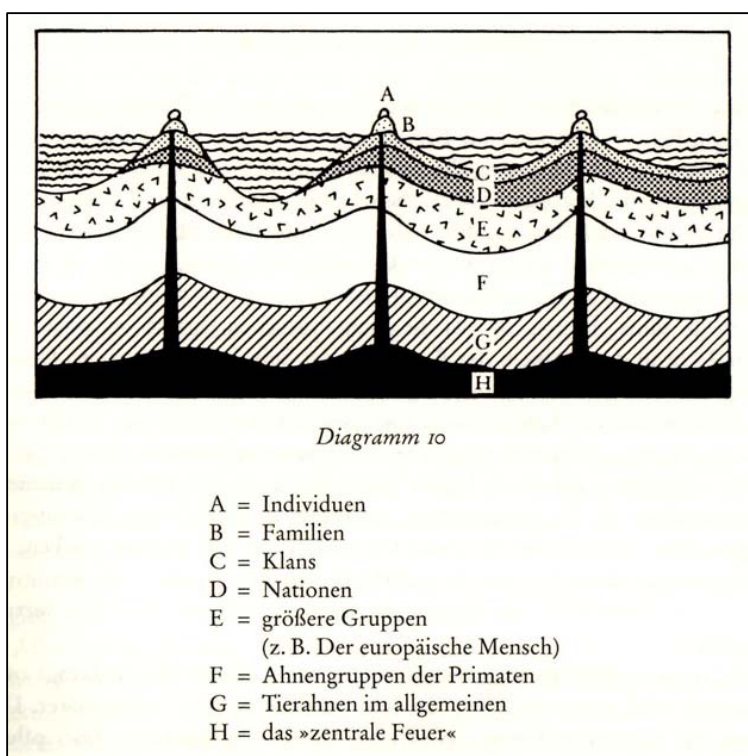
Il est nécessaire d'expliquer d'abord le concept théorique du complexe culturel en général. Suivra l'évocation



d'un complexe culturel particulier, le mien que je partage avec de nombreux Allemands. Cette partie sera illustrée par deux vignettes cliniques de ma propre pratique d'analyste.

« Alors que les contenus de l'inconscient personnel sont acquis au cours de la vie d'un individu, les contenus de l'inconscient collectif sont toujours des archétypes qui sont présents depuis le commencement. » (GW 9/2 Aion § 13 L'ombre).

Nous, Jungiens, avons l'habitude de parler de ces deux niveaux de l'inconscient : d'une part l'inconscient personnel où se logent les événements personnels refoulés ou oubliés ainsi que les complexes, de l'autre l'inconscient collectif qui est agi par des instincts et se manifeste par des archétypes. Dans notre travail clinique, nous prenons en considération ces deux niveaux. Mais n'y en aurait-il pas un troisième, le niveau culturel ?



En 1925, lors des séminaires sur la théorie et les méthodes de la psychologie analytique, Jung dessina un diagramme « La géologie de la personnalité. » Si A (individus) représente le conscient, les couches F, G et H concernent l'inconscient collectif (F groupes d'ancêtres-primates, G groupes d'ancêtres animaux en général, H le feu central). C'est, à mon avis, aux niveaux B à E (familles, clans, nations, groupes élargis, p.ex. l'homme européen) que se situent les complexes culturels.

En 1947, Joseph Henderson (1903 - 2007), un des premiers grands jungiens aux Etats Unis, écrivit à Jung qu'il avait rencontré dans les années 20 : « Je travaille sur un article ... « L'homme protestant ». J'y rassemble les éléments fondamentaux du développement historique du protestantisme et essaie de trouver un lien avec le complexe culturel moderne constaté chez nos patients protestants » (Traduction de l'auteur). Par la suite, et durant tout son enseignement et ses écrits, Henderson conceptualisa l'inconscient culturel. Il ajouta ainsi, pour ainsi dire, une couche intermédiaire entre les deux niveaux d'inconscient décrits par Jung. Selon Henderson, l'inconscient culturel se manifeste par des complexes, dénommés complexes culturels.

Partant de ces travaux, Thomas Singer et Samuel Kimbles publient en 2004 un premier livre à ce sujet avec le titre « The cultural complex - Contemporary Jungian Perspectives on Psyche and Society » (qui attend encore sa traduction en français) dans lequel ils approfondissent et modernisent la notion et en expliquent l'utilité.

Selon ces auteurs, le complexe culturel répond aux mêmes caractéristiques que le complexe personnel. Il se présente comme un noyau chargé d'énergie et d'affects qui attire vers lui le plus d'éléments possible qui s'en approchent. Il accumule les expériences qui confirment son existence et forme l'entrepôt des souvenirs ancestraux qui nourrissent, à leur tour, le complexe en question. Le complexe culturel est actif de façon autonome et résiste aux efforts volontaires de dépassement. Il soutient un point de vue univoque qui fait l'économie de la mise en question. Son noyau archétypique tend à mettre toute discussion en échec. Dans le domaine qu'il occupe, il engendre ainsi une attitude rigide, l'individu et le groupe qui en sont possédés se sentant dans leur bon droit. La personne peut être infatuée, le groupe peut se montrer arrogant envers le reste du monde. Le complexe favorise la projection de son côté indésirable sur autrui. Ses manifestations sont accompagnées d'affects.

Singer et Kimbles montrent que ce nouveau concept ouvre à une observation fine un niveau spécifique de l'inconscient.

Pour la personne, il permet un nouveau regard sur le conflit intrapsychique engendré par l'indifférenciation de l'identité individuelle et de l'identité ou des identités groupale(s).

Pour un groupe particulier, il permet une approche de l'identité du groupe, de la structure et du contenu de la psyché groupale ainsi que des difficultés intra- groupales.

Pour plusieurs groupes, il permet de cerner et de comprendre les conflits qui les opposent, les conflits intergroupaux.

Par « groupe » les auteurs entendent peuples, nations, races, ethnies, religions, tribus, associations, etc. jusqu'aux familles, donc en fait les niveaux B à E du diagramme de Jung ci-dessus.

L'intérêt pour la psyché des groupes est assez neuf chez les Jungiens.

Je vois au moins deux raisons pour lesquelles cette approche, et donc les notions d'inconscient culturel et, partant, de complexe culturel, ont été délaissées par eux.

L'une d'elles est l'apparition de l'ombre d'antisémitisme dont la personne de Jung a fait les frais. Une attitude, des articles, des prises de position pour le moins malencontreux de sa part avaient rendu la communauté jungienne frileuse vis-à-vis des recherches sur les différences entre « groupes ». Après la guerre, peu de chercheurs jungiens furent tentés de reprendre le thème du « caractère national » ou du « complexe culturel », par peur de partager le sort de Jung et d'être soupçonnés de vouloir justifier l'holocauste.

Une deuxième raison pourrait être qu'à l'exemple de Jung lui-même, les Jungiens, dans leur pratique, se situaient traditionnellement volontiers sur le versant introverti de l'individuation, un travail considéré comme plus « noble » que la préoccupation de la vie psychique apparemment moins profonde des groupes.

Serions-nous en l'occurrence en présence d'un complexe culturel de la communauté jungienne ?

En quatre chapitres, Singer et Kimbles balaient systématiquement les domaines dans lesquels le complexe culturel peut servir d'outil à une observation nouvelle et plus fine, à savoir : la psyché groupale, la psyché groupale et individuelle, la psyché individuelle et l'individuation groupale.

La lecture du livre est facile et prenante du fait que chaque chapitre contient des exemples concrets, comme le puritanisme aux E.U., la corruption comme complexe culturel au Brésil, les complexes culturels dans l'histoire de Freud, de Jung et de leurs disciples, la psychothérapie comme complexe culturel occidental, les traumas collectifs et les complexes culturels dans l'histoire judéo-chrétienne, etc.

Parmi les auteurs des articles figurent entre autres Astrid Berg (Afrique du Sud), Murray Stein (Zürich), Luigi Zoja (Rome), Thomas Kirsch (USA), John Beebe (USA), tous connus comme têtes pensantes de la communauté jungienne. En outre, ils ont tous eu, ou ont actuellement, des fonctions administratives à la tête



de l'IAAP (International Association of Analytical Psychology). Je pense que ce n'est certainement pas un hasard. Ces hommes et ces femmes qui travaillent au niveau international sont forcément confrontés aux complexes culturels, ils en deviennent conscients et apprennent nécessairement à les gérer.

### **Le complexe culturel de l'Allemagne et de nombreux Allemands**

Le moment est venu de m'occuper d'un complexe culturel spécifique, de parler des Allemands en tant que groupe culturel, et de moi en particulier comme individu appartenant à ce groupe, et d'élucider la motivation qui m'a amenée à poser les pavés de mémoire.

Le complexe culturel spécifique dont je veux parler ici est commun à de nombreux Allemands de plusieurs générations, à toute la nation représentée par ses élus et au peuple d'après-guerre tout entier. Ce complexe culturel prend son origine dans les crimes innommables commis à l'époque du Troisième Reich. Il fut un temps où les Allemands se considéraient volontiers comme le peuple des poètes et des penseurs. Ce complexe culturel donnait alors une identité groupale flatteuse, remplissait de fierté et rassurait chacun individuellement. L'unilatéralité dangereuse de ce complexe, la misère économique, un passé de plusieurs siècles de diffamation et de pogroms, non seulement en Allemagne mais tout autant dans les pays voisins, préparaient mal à voir et à comprendre le surgissement de la bête immonde, ses ténèbres haineuses et ses visées ouvertement criminelles, et rendaient impossible de contrer consciemment et collectivement l'inhumanité, la brutalité et le fanatisme du régime national-socialiste.

Certes, d'autres facteurs sont intervenus. Beaucoup a été écrit sur cette subjugation, rien ni personne n'en a pu expliquer définitivement les raisons. Les articles de C.G. Jung « Wotan » et « Nach der Katastrophe » (Après la catastrophe) constituent une de ces tentatives pour le moins originale.

Mon travail n'est pas consacré à cette question. Ce dont je veux parler ici est une des conséquences pour le peuple allemand et pour chaque Allemand qu'il le veuille ou non : la formation d'un nouveau complexe culturel fait de honte, de culpabilité et d'une confusion qui, au début, empêchait la prise de conscience.

Ce qu'on nomme la « culpabilité collective » est décrite par C.G. Jung comme une « culpabilité atmosphérique », une « contamination » qui n'épargne personne par le simple fait qu'il vit dans cette atmosphère, dans cette culture particulière.

L'après-guerre immédiat était un temps de choc et de traumatisme : le silence, le secret, le non-dit rendaient tabous les événements passés. La reconstruction du pays s'imposait de toute urgence et aboutissait au fameux « miracle économique allemand ». Le taire et l'agir absorbaient les forces et contribuaient à un premier redressement provisoire de l'image de soi groupale et individuelle. Ce n'est que sur cette base qu'un travail de prise de conscience, de deuil et de mémoire pouvait être entamé. Il se poursuit toujours à tous les niveaux, individuel - telle ma démarche de pavés de mémoire pour le couple Nussbaum-Platek dans mon environnement immédiat - ainsi qu'au niveau public et groupal. C'est ainsi que la chancelière allemande Angela Merkel dit le 5 juin 2009, lorsqu'elle accompagnait le Président Obama à sa visite du camp de concentration de Buchenwald :

*« Se souvenir perpétuellement de la Shoah et de la rupture de civilisation qu'elle représente fait partie intégrante de la raison d'Etat (Staatsräson) de l'Allemagne ».*

Ce complexe culturel a déterminé ma vie d'« enfant de la guerre » que je me sens et que je suis du fait du lieu et de la date de ma naissance. Ainsi était-il la raison profonde, alors inconsciente, de mon départ d'Allemagne une fois mes études d'interprète terminées, et ensuite de mon installation à Bruxelles, capitale provisoire de la toute jeune nouvelle Europe. Je chérissais une vision idéalisée de cette Europe : elle me semblait la promesse d'une coexistence des anciens pays ennemis dans une paix durable. Et j'y crois toujours, quoique quelque peu désabusée.

Au fil des années, j'ai pris conscience de ce complexe. J'ai pu le travailler en analyse et en dehors. J'en dirai un mot plus loin.

### **Vignettes cliniques**

Selon mon expérience d'analysant et d'analyste, la prise de conscience des complexes personnels et culturels

se trouve sur le parcours d'une analyse jungienne. Leur intégration libère l'énergie vitale liée jusque-là par eux et qui devient alors disponible pour un développement ultérieur. Si la psyché sera toujours habitée par des complexes les plus variés, leur conscientisation permet la transformation, autant de la personne individuelle que d'un groupe.

Dans la clinique, je prends soin de différencier les trois niveaux de l'inconscient, chacun ayant son poids et son importance même s'ils sont intriqués l'un dans l'autre et interagissent constamment, comme le montrent les vignettes cliniques qui suivent. Elles sont tirées de thérapies menées avec des clientes allemandes.

### **Madame A**

Madame A est née au début de la guerre. Quand elle est encore une petite fille, avant l'âge scolaire, son père tombe sur le front de l'Est. Par la suite, elle idéalise ce père dont elle n'a pratiquement aucun souvenir, elle en fait un héros, un modèle d'homme. C'était un jeune soldat, membre du Parti, enrôlé dans la Wehrmacht. Il s'était distingué au front.

En moi se forme l'image d'un jeune homme bien bâti, blond, aux yeux bleus. Aujourd'hui je dirais que j'en ai fait le portrait mental d'un des jeunes officiers que Jonathan Littell a décrit dans « Les Bienveillantes. »

D'après Madame A, son frère cadet est « un loser », un perdant, sa mère une commerçante superficielle qui s'est remariée très vite. Elle-même vit avec un homme qu'elle tyrannise et qui la tyrannise et dont elle souhaite ouvertement la mort. Elle a eu un cancer des poumons et vit dans l'angoisse perpétuelle d'une rechute alors que la rémission est stable depuis plus de dix ans.

Nous avons à peu près le même âge. Mon père n'était pas soldat, mais prisonnier civil et porté disparu. J'avais quatre ans. Mon père à moi est revenu vivant.

La relation entre Mme A et moi est mauvaise. Je manque d'empathie pour elle, je lui reproche, à part moi, de ne pas être féminine, de manquer de sensibilité ou encore d'être sous l'emprise de l'animus soldatesque.

Je sais aujourd'hui qu'avec mon histoire personnelle, je suis entrée en collusion avec elle et la sienne. Je n'étais sans doute pas plus au clair avec mon histoire d'« enfant de la guerre » qu'elle ne l'était. J'étais aux prises avec mon complexe culturel fortement chargé d'affects c'est-à-dire avec l'image des jeunes nazis fiers d'être soldats, qui ont causé tant de mal, qui ont noyé l'Europe dans le sang, qui ont mis la honte et la faute sur l'Allemagne « à tout jamais ». C'est ce que je sentais sans plus réfléchir. Je n'étais pas capable d'imaginer UN soldat particulier, père d'un enfant qui pouvait l'idéaliser, l'aimer, le pleurer. Je me sentais confrontée aux soldats en général, à LA Wehrmacht que je me devais d'abhorrer.

Malgré mes inepties, Madame A, après des années d'hésitation, fit des recherches auprès de la Croix Rouge et apprit que son père avait été identifié et enterré au front où il était tombé. Après encore un temps d'angoisse, elle se décida à aller visiter le cimetière militaire où, d'après les photos qu'elle avait reçues, se trouvait une stèle avec les noms des soldats allemands tombés à cet endroit. Elle fit le voyage pour retrouver son père, et revint dévastée : Le nom de son père avait été oublié sur la stèle ! Elle obtint la promesse que cette omission serait réparée aussitôt. Mais le mal était fait.

Ce n'est qu'à ce moment que je pus sortir du complexe culturel qui m'avait encombrée et obnubilée, que je pus sentir cette recherche du père aimé, le désespoir de la petite fille abandonnée, la nouvelle perte après le voyage et le vide dans lequel elle s'était perdue toute sa vie.

Cet exemple vécu, cette relation que je regrette profondément, montre, comme Singer et Kimbles l'expliquent, qu'il est souvent difficile d'identifier un complexe collectif. D'ailleurs, le concept en tant que tel n'avait pas encore été élaboré à l'époque de ce travail. Nous, analystes, avons l'habitude de considérer l'histoire du patient, et de chercher des amplifications qui peuvent nous mener loin, sinon trop loin, car elles peuvent parfois brouiller l'impact très concret du complexe culturel chez le patient et chez nous.

C'est, entre autre, sous la pression de cette prise de conscience que j'entrepris une tranche d'analyse que je voulais focalisée tout spécialement sur ce complexe. En accord avec cette demande, l'analyste et moi avons plongés ensemble dans cette zone noire collective pour l'éclaircir. Un jour, il me demanda : « Voulez-vous que je vous raconte mon histoire personnelle ? » Je dois ajouter ici qu'il était juif et de ma génération. Je me

suis sentie catapultée en dehors de la sécurité du cadre qui devait contenir mon travail sur le complexe culturel et la souffrance qu'il avait engendrée toute ma vie. Je n'étais pas encore assez loin dans l'élaboration pour accueillir sa proposition.

Aujourd'hui, je comprends mieux ce que je qualifierais de passage à l'acte : le complexe collectif que je voulais lever en moi avait, probablement, constellé chez l'analyste un complexe analogue qui le fit retomber dans la souffrance et la confusion qui lui étaient propres et qui étaient aussi les miennes, sa patiente, à ce moment du travail. Encore une fois : une collusion.

Les complexes culturels sont redoutables par leur autonomie et leur ténacité.

### **Madame B**

Madame B, allemande elle-aussi, née dans les années soixante, est beaucoup plus jeune que Madame A : deux générations sont passées. Beaucoup de temps s'est écoulé. Moi, j'ai vieilli. Un travail d'élaboration a été accompli par des peuples, par les différents groupes, des historiens, des artistes, ainsi que tout un chacun dont moi-même. Travail d'élaboration que j'ai pu mettre à profit dans ma clinique.

Après un temps de thérapie assez court, Madame B commença à parler des Juifs de son village. Elle relata que ses parents auraient eu des relations de bon voisinage notamment avec une des familles juives qu'ils approvisionnaient, pendant les hivers froids de la guerre, en vivres et en bois à brûler de leur petite ferme. La famille juive en question tenait le magasin du village qu'elle fut obligée de fermer à un moment donné. Le port de l'étoile jaune leur fut imposé. A partir de ce moment, ses parents auraient cessé de s'intéresser à leurs voisins. Un jour, la famille juive disparut.

Madame B était très fâchée contre ses parents, elle en avait honte, elle se mettait à la place de la famille juive. Elle demanda des éclaircissements à sa mère (son père était décédé), des explications, elle réclama une expression de regret, des excuses en guise de reconnaissance de cette trahison. Un grand nombre de séances fut consacré à ce sujet.

Cet acharnement finit par attirer mon attention. Je changeai mon écoute et appris par bribes d'abord, ensuite dans une souffrance grand ouverte, qu'elle avait été abusée et violée par un cousin et le père de celui-ci, son oncle, frère de sa mère, que toute la famille était au courant de ce penchant des deux hommes, que sa mère, de toute évidence, devait le savoir et que malgré tout, pendant des années, les relations entre les deux familles étaient restées chaleureuses. Trahison !

Si, pendant les années écoulées entre la thérapie de Madame A et ce travail-ci, je n'avais pu devenir consciente du complexe collectif en moi, nous serions probablement restées prises ensemble au niveau de l'histoire culturelle collective sans la différencier de son histoire personnelle d'enfant abusée sous les yeux de la famille.

Dans le cas de Madame B, le complexe culturel apparaît comme entremêlé à son histoire personnelle. Elle se présente à moi identifiée au sort des voisins juifs déportés et sans doute assassinés sans que ses parents s'en émeuvent. A travers eux, elle trouve à exprimer sa colère, sa révolte, des accusations et une profonde désolation.

L'archétype qui possède Madame B est celui de bourreau-victime ou de prédateur-proie.

Le complexe culturel dont elle n'est pas consciente lui permet de se glisser insensiblement dans l'histoire de son village et de sa famille en s'identifiant aux victimes d'alors. Sa souffrance personnelle est inconsciemment localisée dans le village et assimilée aux événements violents de la guerre.

A ce niveau, un travail de deuil peut se faire. Le deuil de l'illusion, de l'innocence et de la bonté de ses parents, du village, du peuple allemand - toutes des identités groupales - peut s'entamer.

En approchant ensuite le niveau personnel, Madame B prend conscience de l'importance de sa propre souffrance en tant qu'individu, elle commence un deuil qui s'avère finalement possible. Comme si un deuil facilitait un autre grâce à la désintringement des scènes.

Au cours du travail, elle sent se libérer le désir d'autonomie et un potentiel agressif paralysé jusqu'alors. A sa découverte, elle se sent coupable et effrayée. Aujourd'hui, il l'aide prodigieusement à gérer une vie créative. Elle est artiste.

## **Le complexe culturel : une peine - une tâche - une découverte**

Nous l'avons vu : le complexe culturel est au carrefour de l'intrapsychique et de l'interactif. Il fait partie de l'identité d'un groupe ainsi que de l'identité des individus qui le forment.

### **Une peine**

Je pense que les vignettes que j'ai présentées en parlent clairement. Le complexe culturel est une rétraction de l'énergie. A l'origine, il y a souvent un choc émotionnel, un traumatisme collectif ou une expérience répétée dans le temps par un groupe. Il existe des recherches sur la question de savoir pourquoi un événement plutôt qu'un autre crée un complexe culturel. Un des chercheurs, Vamik Volkan, parle de « complexe choisi ».

Pensons, par exemple, à la réaction islamiste contre le dénigrement de la culture arabe depuis le Moyen Age ou à la proclamation de « l'axe du mal » lors des attentats du 11 septembre.

Un exemple actuel encore plus proche est la difficulté de communication entre Wallons et Flamands. Une grille de lecture appuyée sur le complexe culturel en montrerait probablement les raisons. Un travail sur les complexes rendus conscients et acceptés, perlaborés et abandonnés par la population, favorisé par ses dirigeants, pourrait ouvrir la voie à une coexistence sereine. La tâche est délicate ne fût-ce que pour la seule question de la collaboration de part et d'autre de la frontière linguistique durant l'occupation allemande.

L'effet défensif d'un complexe culturel est de compartimenter la psyché du groupe ou de l'individu concerné par clivage ou déni et de nier l'événement qui fait problème, avec pour conséquence une conduite modulée par une structure latente figée.

Un complexe culturel se forme dans le champ relationnel. Pour notre clinique, de toute évidence, la dimension interpersonnelle, la relation transférentielle est plus que jamais l'outil indispensable pour aborder les complexes. Les vignettes A et B le montre clairement.

### **Une tâche**

*« La découverte n'est possible qu'en vertu d'une perte », P.C. Racamier*

La tâche consiste à faire émerger ou à laisser émerger le complexe culturel au conscient. Car les liens non modifiables sont des limitations qui maintiennent l'indifférenciation. Freud, et à sa suite, Paul-Claude Racamier, parlent de deuil. Selon Racamier, le deuil émane non seulement de la perte d'un objet, mais aussi de toute sorte de détachement, comme de renoncer à une façon de penser et d'être, de se libérer, par exemple, d'un complexe qui fait partie de l'identité groupale avec sa sécurité trompeuse.

Dans le « Registre » des CW de C.G. Jung (vol. 20), le mot « deuil » ne figure pas. Mais nous connaissons bien le concept de sacrifice que nous définissons comme le renoncement à l'attrait régressif pour ce qui est révolu et entrave dangereusement l'évolution psychique. Pour Jung, il s'agit d'une attitude éthique. Dans le cas du complexe culturel est exigé le renoncement à une attitude, une opinion, un a priori qui, pourtant, forment le lien entre les membres du groupe et font partie de leur identité propre et de l'identité groupale. A cela, nous mesurons l'ampleur de la tâche.

Une tentative très impressionnante de travail collectif sur un complexe culturel est celle de la « Truth and Reconciliation Commission » (Commission pour la Vérité et la Réconciliation). Lors du Congrès de l'International Association of Analytical Psychology (IAAP) à Capetown en Afrique du Sud en 2008, l'Apartheid était aboli depuis 1991. Mais qu'en restait-il ? Certainement un complexe culturel dans la société sud-africaine et chez les hommes et les femmes qui la formaient. Nous, les congressistes, avons l'occasion de visionner des films sur le travail de cette Commission qui, à l'instigation de l'évêque Desmond Tutu, avait fonctionné pendant de longues années. La procédure judiciaire consistait à faire se rencontrer, d'un côté, les auteurs des crimes et de l'autre, leurs victimes ou les survivants de celles-ci. Il s'agissait de donner la parole à ces dernières dans la langue qu'ils choisissaient (il y a plus de 25 langues officielles en Afrique du Sud, mais il était considéré comme indispensable de laisser parler chacun dans sa langue maternelle), d'entendre ce que les tueurs et tortionnaires avaient à répondre, d'entendre notamment s'ils admettaient avoir commis les forfaits et manifestaient un véritable repentir. Ensuite, il appartenait aux victimes ou à leurs survivants d'offrir

le pardon s'ils le voulaient et le pouvaient. L'enjeu terrible était la fermeture sur le mal subi ou l'ouverture vers celui qui fut l'ennemi.

Tous ceux qui ont vu ces images étaient bouleversés, ébranlés par la douleur et par la lutte à mener pour sacrifier la vengeance et la haine au nom de l'amour de l'autre, un sacrifice presque impensable.

Imaginez un groupe d'analystes pleurant ensemble à un congrès international et vous comprendrez l'impact.

J'ai en ma possession des protocoles de certains procès que m'a cédés Madame Vera Kattermann, une psychanalyste allemande appartenant à la deuxième génération après l'holocauste. Elle a fait des recherches sur la transmission de traumatismes collectifs et les possibilités et les chances de l'élaboration d'un passé de violence, à l'exemple de l'Afrique du Sud. Elle cherche notamment à savoir en quoi notre travail d'analyste sur le traumatisme d'un individu a quelque valeur pour le groupe et si le travail de deuil mené par un individu contribue à « guérir » la collectivité.

J'ai eu l'occasion de rencontrer une juriste qui a travaillé trois ans à Arusha au Tribunal pénal international pour le Rwanda et de lui demander pourquoi cette forme de conciliation entre parties concernées n'y avait pas été tentée : elle n'en avait jamais entendu parler !

En termes jungiens, se pose la question à la fois philosophique et empirique du mal transformable, d'un côté, et du mal absolu, du mal en soi, l'archétype formant le pendant du summum bonum, de l'autre. (cf. « Jung und der religiöse Glaube » )

L'Europe tout entière, le continent qui était si sûr de la supériorité de sa civilisation, porte les cicatrices du traumatisme de la bestialité de deux guerres mondiales. Les vainqueurs en restent marqués eux aussi. La participation d'amis de plusieurs pays européens à ma démarche de pose des pavés de mémoire, la grande émotion palpable chez tous les participants, le recueillement, les larmes partagées, me semblent prouver que le complexe culturel a deux pôles. Vainqueur et vaincu, bourreau et victime forment une paire malheureuse.

Mon expérience a montré aussi qu'un geste fort, comme une cérémonie, est nécessaire pour accomplir un deuil correctement et qu'il faut un préposé à cet acte, un ministre, un sacerdote, un prêtre, un politicien. La photo de Willy Brandt en Pologne en 1970 tombant à genoux à la vue du monument de mémoire de l'insurrection du ghetto de Varsovie appartient dorénavant au patrimoine humain mondial. Pour mes amis et moi, c'était un artiste, Gunter Demnig, qui officiait à cette cérémonie réunissant ceux qui, à ce moment, se sentaient prêts à faire aboutir leur travail de deuil par un acte concret et significatif. La pierre d'achoppement oriente le pas vers le dépassement du complexe. Je suis tentée de parler avec C.G. Jung de la fonction transcendante de ce geste.



Willy Brandt  
Varsovie, 1970

Pour illustrer mon propos sur le complexe culturel et le deuil, je rapporterai quelques réactions spontanées recueillies à l'occasion de la pose des pavés de mémoire, loin du divan de l'analyste.

### **Madame C**

Née en 1943, belge

« Je suis issue d'une relation amoureuse entre un soldat allemand et une femme belge germanophone. A la libération, ma mère a été insultée et humiliée par les villageois. Comment le savais-je ? Je n'en ai jamais parlé avec ma mère. Je pense qu'elle ne pouvait pas m'entendre étant donné qu'elle n'avait jamais surmonté l'humiliation dont j'étais la cause.

Poser ces pavés de mémoire avec toi et les autres m'ébranle au plus profond de moi : c'est rendre la dignité à ma mère - et à moi, le droit d'exister. Cet acte a ouvert la blessure, j'en ai pleuré comme jamais avant, mais je me sens moins crispée, libérée. Maman est décédée il y a cinq ans - dommage. »

### **Monsieur D**

Né en 1961, belge

« Pourquoi je me sentais concerné par ton initiative des pavés de mémoire ?

Je faisais un rêve récurrent pendant des années : des bombardements de la population civile. Je n'ai jamais compris d'où cela venait : je ne pouvais pas avoir de souvenir personnel et ma famille n'avait pas été directement concernée par la guerre et l'occupation.

Je tenais donc absolument à assister à l'encastrement des pavés. Pourquoi ? Après l'acte concret, j'ai compris qu'il ne s'agissait de rien de moins que de l'individualité de l'être humain. La mienne avait été écrasée dans mon enfance comme la population civile avait été bombardée sans discernement. J'étais ému d'observer comment un groupe de personnes (ma famille élargie?), par ce geste collectif, rétablissait la dignité foulée au pied de cet artiste, et la mienne à travers lui. »

### **L'association pour la mémoire de la Shoah**

Dans un communiqué de presse, cette association avec laquelle j'ai collaboré au niveau logistique, souligne qu'une « allemande non-juive » était à l'origine de cette démarche.

Pourquoi cette précision ? Le contact avec moi avait-il touché un parti pris ? Ai-je raison d'espérer avoir apporté une pierre, au vrai sens du terme, à la prise de conscience d'un complexe culturel, du côté juif cette fois-ci ? A-t-il pu être dépassé, au moins dans mon cas ? L'énergie se met-elle à circuler plus librement entre les personnes de l'association et moi, et peut-être entre nos deux peuples ?

### **Trois cousines de Felix Nussbaum**

Vivant en Israël depuis le début des années 30, elles sont les seules survivantes de la famille, les seules parentes directes de Nussbaum. Elles sont âgées de 88, 92 et 99 ans. Elles étaient héritières des tableaux de Nussbaum et les ont légués au Musée Felix Nussbaum à Osnabrück, sa ville natale. Je les ai informées du projet de pose des Stolpersteine et leur ai demandé la permission. Elles m'ont téléphoné toutes les trois, chacune en son temps, très touchées et reconnaissantes. Jusqu'à m'inviter en Israël. Jusqu'à m'envoyer une photo originale de 1932 montrant Felix Nussbaum, 28 ans, (deuxième en haut, à gauche), son père (à gauche à côté de lui) et une quinzaine de personnes lors de vacances familiales. Nous parlions allemand, notre langue maternelle commune. La leur était chatoyante, alors que depuis leur émigration au début des années 30 elles parlent hébreu et anglais.

Mon complexe culturel fondait comme neige au soleil sous mes larmes et j'éprouvais un épanouissement de l'âme toute nouvelle.



La famille Nussbaum, 1932

### **Une découverte**

*« Le deuil va plus avec la vie qu'avec la mort. »* P.C. Racamier

L'énergie libérée par la prise de conscience du complexe culturel et sa levée au moins partielle par un travail de deuil va se diriger dans des canaux plus actifs, plus positifs, en somme plus créatifs. Elle est disponible pour de nouvelles découvertes de soi-même dans l'inconscient ainsi que du moi face à l'autre et face aux groupes. Elle rend la mémoire vivante, douloureuse peut-être, mais pleinement intégrée dans l'histoire collective et individuelle.

Les Stolpersteine ne sont pas des monuments aux morts inertes. Ils sont un élément opérant dans l'espace urbain. Ils veulent faire trébucher, ils veulent former un obstacle contre lequel le pied bute, ce pied qui doit se faire un peu mal. Ils veulent déséquilibrer la marche tranquille du piéton, interrompre sa course, attirer son attention, lui faire découvrir son émotion et entraîner sa réflexion.

La dignité humaine des victimes du national-socialisme foulée au pied, écrasée sous les bottes, est ainsi rétablie, cas par cas, au nom de tous, par un simple pavé, par une pierre dorée.

-----  
Il y a 2500 ans, au début de notre civilisation occidentale, Hérodote, historien et chroniqueur de son époque, se soucia déjà de la mémoire collective et s'interrogea sur les conflits entre groupes de différentes cultures. Voici une citation de ses « Histoires » :

*« Hérodote d'Halicarnasse présente ici ses « Enquêtes » pour que les œuvres des hommes et leurs faits les plus mémorables ne sombrent pas dans l'oubli, et dans le but de découvrir pour quelles raisons Grecs et Barbares se firent la guerre. »*

Hérodote 484 (?) - 420 av. J.-C., « Livre 1 - 4 : Histoires »





Je remercie chaleureusement mon collègue et ami Michel Harcq pour ses suggestions judicieuses et la relecture patiente et soigneuse de cet article.

J'ai écrit cet article en particulier pour mes petits-enfants Marie, Gilles, Alicia et Nina.

Bruxelles, en décembre 2011

## Références

### Internet

[www.stolpersteine.com](http://www.stolpersteine.com)

[www.mahj.org/fr](http://www.mahj.org/fr) :

Site du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (mahj) : cliquer -> Exposition 2011

[www.youtube.com](http://www.youtube.com) « EichmannTrialEN »

### Congrès

« Cape Town 2007 Proceedings of the 17th International IAAP Congress for Analytical Psychology », e.a. : Gobodo-Madikizela, Pumla « Forgiveness after mass atrocities in cultural context : Making public spaces intimate » pp.36-54

Kaplinsky, Catherine « Shifting shadows : Shaping dynamics in the cultural unconscious », ibd. pp. 55-73

Berlin 2008 « Kulturelle Komplexe », Dreiländertagung (DGAP, SGAP, ÖGAP)

Zürich 2008 « Contemporary symbols of personal, cultural and national identity - historical and psychological perspectives »

### Bibliographie

Agnel, Aimé « Le vocabulaire de Carl Gustav Jung », 2005, Ellipses Editions

Aly, Götz « Warum die Deutschen ? Warum die Juden ? Gleichheit, Neid und Rassenhass », 2011, S. Fischer

Humbert, Elie G. « Jung », 1983, Ed. Universitaires

Jung, C.G. « Wotan », 1936, GW 10

Jung, C.G. « Nach der Katastrophe », 1945, GW 10

Jung C.G. « Diagramm : Die Geologie der Persönlichkeit », 16. Seminarsitzung, Analytische Psychologie Aufzeichnungen des Seminars 1925, Walter-Verlag

Jung C.G. « Jung und der religiöse Glaube », 1956/57, GW 18/2

Kattermann, Vera « Kollektive Vergangenheitsbearbeitung in Südafrika - ein psychoanalytischer Verständnisversuch der Wahrheits- und Versöhnungskommission », 2007, Haland&Wirth

Littell, Jonathan « Les Bienveillantes », 2006, Edition Gallimard

Meinen, Insa « Die Shoah in Belgien », 2009, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt  
(Traduction disponible uniquement en nl : « De Shoah in België », 2011, Uitgeverij De Bezige Bij, Antwerpen)

Mendelsohn, Daniel « The lost - A search for six of six million », 2006, Harper

Racamier, Paul-Claude « Le génie des origines », 1992, Payot

Singer, Thomas and Kimbles, Samuel « The cultural complex - Contemporary jungian perspectives on society and psyche », 2004, Routledge

Spring vol. 81 « The Psychology of Violence - A journal of archetype and culture », 2009, Spring Journal, New Orleans, Louisiana

Volcan, Vamik « Bloodlines - From ethnic pride to ethnic terrorism », 1998, Westview Press, Boulder, Colorado